

Jeux de pouvoir sans l'exercer

Avec «Les Femmes (trop) savantes?», Brigitte Rosset et Christian Scheidt adoptent le musicien Olivier Gabus pour réserver à Molière un sort encore plus fou qu'à Goldoni.

Katia Berger

Leur binôme casse la baraque depuis qu'en 2012 ils ont ficelé la toute première version de leur «Locandiera quasi comme» empruntée à Goldoni. Après des tournées mirifiques, effectuées en parallèle à d'autres contrats qui les amènent parfois à se croiser, Brigitte Rosset et Christian Scheidt se frottent ensemble à la dernière grande comédie signée Jean-Baptiste Poquelin, ces «Femmes savantes» qu'ils assaisonnent d'un (trop) et d'un point d'interrogation contemporains. Sauf que, cette fois, le texte est en vers, les personnages passent de 7 à 13, et l'acteur musicien Olivier Gabus vient compléter le tiercé gagnant. Autant dire que la recette, si elle fleurit pareillement bon, a nettement gagné en ingrédients. À la veille de leur première genevoise, les réponses de nos cancrès à haut potentiel se télescopent comme leurs répliques sur le plateau.

Elle n'est pas bien vieille, mais votre collaboration paraît une évidence! Qu'est-ce qui y crée l'étincelle?

Brigitte Rosset (B.R.): Christian combine sa folie intérieure à une extrême rigueur. Je suis beaucoup plus instinctive, je ne ressens pas le besoin de fixer les choses, je reste dans le flou et me mets en danger sur scène. Christian m'oblige à faire mes gammes: avec des alexandrins, on ne se permet pas d'être approximatif. Par ailleurs, on fait bon ménage dans ce que racontent nos corps. **Christian Scheidt (C.S.):** C'est vrai que je construis les choses. Souvent, quand nous reprenons des répétitions en vue d'une tournée, on a deux, trois jours de battement, mes impros sont trop rigoureuses, il faut que je me lâche, et Brigitte doit se retenir un peu. Au fond, chacun doit admettre que l'autre a raison. Ce qui est magnifique, c'est qu'on s'aime: du coup, Brigitte me sert sur un plateau, et je la sers sur un plateau. Il n'y a pas la moindre rivalité entre nous.

C'est le carton de «La Locandiera» qui vous a lancés dans cette suite molléresque?

C.S.: C'est le plaisir qu'on a tiré du spectacle. On le joue depuis bientôt dix ans, on le fait évoluer, la complémentarité se développe entre Brigitte et son parcours d'humoriste en plus de comédienne, et moi avec mon parcours de comé-



Sans perruques ni robes à paniers, Brigitte Rosset et Christian Scheidt suspendent la cavalcade le temps de l'entretien.

dien parfois catalogué contemporain. Côté Brigitte m'instruit beaucoup sur la proximité qu'elle instaure avec le public.

B.R.: On avait envie d'un deuxième projet, les idées fourmillaient. Frédéric Recrosio, au moment de prendre la direction du Théâtre Boulimie à Lausanne, m'a suggéré «Les Femmes savantes», un texte que j'avais adoré en le jouant pour Georges Wilson au Théâtre de Carouge, que Christian aimait beaucoup aussi, de même

que notre metteur en scène, Robert Sandoz. Mais on s'est dit qu'on devait joindre un troisième larron à l'aventure, afin de ne pas appliquer des formules rodées.

C.S.: En me le remettant en mémoire, j'ai redécouvert toutes les questions que soulève Molière dans ce texte, avec le danger d'en tirer de mauvaises conclusions. Je me suis dit que ce point était intéressant à relever en trio. Olivier Gabus étant un comédien et musicien exceptionnel, sa personna-

lité nous a paru offrir le bon contrepoint. Musique, perruques, accessoires, on a multiplié les artifices théâtraux.

Parmi les résonances actuelles de la pièce, on trouve la question féminine, mais aussi la pédanterie...

C.S.: Oui, on développe cet aspect, notamment dans une impro à partir d'une réplique de la précieuse Philaminte, disant qu'il faut se débarrasser des «syllabes

sales qui dans les plus beaux mots produisent des scandales». On s'est demandé ce qu'elle voulait dire par là, et on en tire toute une digression.

B.R.: Ce qui nous intéresse dans cette thématique, c'est comment les gens prennent le pouvoir par la langue. On joue, y compris au sein de notre trio, sur ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Ce rapport au pouvoir englobe finalement toutes les problématiques, du genre aux classes sociales. En humoriste, Molière attaque les puissants bien plus que les femmes dans cette pièce qu'on dit misogyne.

Vous insistez sur le thème du pouvoir alors qu'il n'a pas cours entre vous!

B.R.: On joue avec ça depuis nos débuts. On peut mimer les rapports de force parce que notre relation en est dépourvue. On a la distance nécessaire. On est là pour relayer les questions posées par l'auteur, pas pour y répondre ou y plaquer un discours.

C.S.: Chrysale, le père de famille, a un monologue sur le rôle de la

femme, qui doit se contenter de tenir la maison. Mais lui-même est totalement dominé par la sienne. Il perd sa crédibilité, et ça devient intéressant. À partir de là, je marque mon désaccord de comédien avec mon personnage, mais ce faisant, j'enchaîne moi-même des monstruosités! Ça donne une belle contradiction.

Comment avez-vous procédé pour retravailler le texte original?

B.R.: Avec Robert Sandoz, pendant un an et demi. On a surtout fait de la coupe, jusqu'à un tiers du texte. On a élagué notre joli petit arbre avec infiniment de respect pour laisser de la place aux nouvelles branches, c'est-à-dire à nous. On a gardé ce qui était essentiel pour ne trahir ni les personnages, ni l'intrigue.

Vous vous répartissez à nouveau de nombreux rôles - quelle part laissez-vous à l'improvisation?

C.S.: Au moment où on a obtenu le bon squelette, on s'est distribué les rôles - en gros Chrysale et Armande pour moi, Philaminte et Henriette pour Brigitte. Puis on s'est réparti les personnages secondaires qui pouvaient nous venir indifféremment, en essayant de ne pas perdre les spectateurs, et en privilégiant toujours l'histoire et les thèmes abordés. Toutes les impros font écho à ces thèmes.

Êtes-vous les tenants d'un théâtre «populaire de qualité», qui éviterait l'élitisme autant que la vulgarité?

B.R.: On défend l'idée d'un public large, la possibilité de faire aimer les beaux mots à des spectateurs qui s'en méfient. Mais qu'il s'agisse de Goldoni ou de Molière, on demande à nos spectateurs de nous de suivre!

C.S.: J'aime beaucoup le théâtre contemporain, à la fois en tant que comédien et en tant que spectateur. Mais je ne voudrais pas pratiquer un théâtre qui ne s'adresse qu'aux professionnels de la profession. J'ai la volonté d'être compris. En travaillant avec Brigitte, j'ai accès à une audience populaire que j'ai toujours recherchée. Au fond, pourquoi cliver les styles et les publics?

«Les Femmes (trop) savantes?»

Jusqu'au 12 déc. au Théâtre du Crève-Cœur, s'inscrire sur liste d'attente, lecrevecoeur.ch

La relativité par le rire

● Squelettes, fioles, grimoires, globe, longue-vue: voilà qui plante le décor de la science sur la micro-scène du Crève-Cœur. Cette même science que les alexandrins de Molière en 1672, suivis de leur jubilatoire prolongement 350 ans plus tard, vont subvertir en cinq actes.

Jonglant avec leurs treize rôles mutualisés que signalent perruques, foulards et autres tiges de roseaux, Brigitte Rosset, Christian Scheidt et Olivier Gabus s'amuse comme des petits fous à pointer les contradictions à l'œuvre dans une saga familiale où chacun - chacune - fait usage de savoir

pour mieux asseoir son pouvoir. En chemin, le trio nous révèle qu'on est tous tour à tour l'ignorant ou le dominateur d'un autre. Que personnage et comédien ne sont que les deux faces d'une même pièce. Qu'être et paraître, mais aussi dire et faire, jouent à cache-cache sans qu'il n'y ait jamais de vainqueur ou de perdant. Que, du classique au contemporain, modes et jargons se suivent en essayant, en vain, de ne pas se ressembler.

Bref que tout est question de point de vue, même l'amour, et que le panier d'une robe peut sous vos yeux s'avérer cheval ou épaulette. (Trop) bien! **KBE**